

*Fiction & Cie*

**Xabi Molia**

# Des jours sauvages

*roman*

*Seuil*





DES JOURS SAUVAGES

DU MÊME AUTEUR

Fourbi  
*Gallimard, 2000*

Supplément aux mondes inhabités  
*Gallimard, 2004*

Le Contraire du lieu  
*Gallimard, 2005*

Reprise des hostilités  
*Seuil, 2007*

Vers le nord  
*(en collaboration avec Élodie Jarret)*  
*Éditions Sarbacane, 2009*

Avant de disparaître  
*Seuil, 2011*

Grandeur de S  
*Seuil, 2012*

Les Premiers. Une histoire des super-héros français  
*Seuil, 2017*  
*et « Points » n° 4723*

*Fiction & Cie*



Xabi Molia

DES JOURS SAUVAGES

*roman*

*Seuil*

*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

COLLECTION  
« Fiction & Cie »  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-146010-0

© Éditions du Seuil, août 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)  
[www.fictionetcie.com](http://www.fictionetcie.com)

Les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempt ? Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ?

Jean-Jacques ROUSSEAU





1/3

L'Amiral



# 1

Les deux radeaux flambaient encore quand, se comptant sur la plage, ils s'aperçurent que Guilhem Vernet manquait.

Il était minuit peut-être, quelques enfants pleuraient, des hommes voulaient porter de l'eau, d'autres couraient sans but, et l'agitation s'absorbait dans le rugissement des flammes qui, toujours plus hautes, projetaient une nuée grisâtre. Au milieu de ce tumulte, la voix de l'Amiral appelait l'un après l'autre les survivants par leur prénom et Guilhem ne répondit pas.

C'était quelques mois après le naufrage. On n'avait jusqu'à présent rien remarqué d'alarmant dans la conduite de Guilhem, il était infirmier au CHU de Rouen, parlait peu, et celui qu'on appelait l'Amiral devait se demander pourquoi il fallait toujours, partout, que ce soit ce genre d'hommes communs qui se rendent coupables des actes les plus fous.

On chercha Guilhem autour du campement. Son nom fut crié sous les premiers arbres de la forêt, là où la nuit était encore claire. Comme il ne reparaisait pas, l'Amiral dit qu'il fallait dormir, il n'y avait rien d'autre à faire en attendant le jour. Le lendemain on fouillerait l'île, et on le rattraperait, comme l'autre avant lui.

À l'aube, les poursuivants de Guilhem prirent les quatre fusils qui avaient voyagé avec eux, des arcs, des épieux et la paire de menottes qu'un des naufragés s'était procurée juste avant d'embarquer sur le ferry, dans un commissariat abandonné. Le groupe d'Elorriaga fouillerait la côte par l'ouest. Le groupe du fils de l'Amiral, Charlie, prendrait par l'est. Et au centre l'Amiral, avec la dernière patrouille, s'enfoncerait dans les sous-bois avant de remonter vers le poste de guet.

Ils parcouraient souvent cette forêt depuis six mois et demi qu'ils avaient échoué sur l'île mais aucun d'eux n'aurait affirmé la connaître vraiment. Elle était trop abondante, trop indocile aussi pour se ressembler jour après jour, et les arbres couchés à la saison des vents, les fondrières, les barrages de lianes, forçant à des détours, vous emmenaient sur des sentes jamais remontées, sur des terrains nouveaux. S'il se planque dans cette jungle, avait dit l'Amiral, on ne le trouvera pas avant longtemps. Mais il n'osera pas. Lui aussi, il aura peur de ce qui rôde dans la nuit.

Deux heures après, la patrouille de Charlie aperçut le fuyard sur la plage à quatre ou cinq cents mètres, les hommes s'élançèrent et l'un d'eux tira plusieurs coups de fusil. Guilhem disparut dans la combe qui remontait vers les parois cendreuse du volcan.

L'Amiral et son groupe, averti par les détonations, avaient allongé le pas et s'étaient dispersés. Ils ne parlaient plus même à voix basse. La forêt entraînait en eux, son cliquetis, ses odeurs denses, des cris d'on ne savait trop quoi, et personne à cette époque n'aimait vraiment cela. Mais l'Amiral n'avait pas peur. À soixante-huit ans, il semblait toujours vif et infatigable. Ses cheveux avaient blanchi juste après le

naufnage et sa barbe, ondulant sur un visage bien dessiné, lui faisait une tête de médaille romaine. Il n'était ni connu, ni puissant, ni riche, mais sa vie se racontait comme un roman d'aventures, si foisonnant que ses contours demeuraient flous. Dans les années soixante-dix, il vivait à Mexico de l'enseignement du français ; plus tard, il revendait en zone saharienne des breaks Peugeot acheminés depuis Montreuil ; enfin, fatigué de tant d'aridité peut-être, il s'était fixé à Paris dans le commerce d'antiquités marines. Il avait dîné chez des brigands et des gens célèbres, s'était sorti d'un guet-apens dans une ruelle de Monrovia et d'un mariage forcé au bord du lac Baïkal. Pour deux ou trois survivants à l'esprit fragile, sa force d'âme semblait un don divin, il était là pour les sauver. Et, même parmi les naufragés plus raisonnables, certains commençaient à croire qu'un sixième sens l'habitait.

Il aperçut le fuyard dans un ruisseau en contrebas. Guilhem sautait d'un caillou sur un autre, comme un enfant. L'Amiral, accroupi derrière un rideau de lianes enchevêtrées, ne bougeait plus, mais l'autre avait dû entendre ou sentir que quelqu'un était là qui l'épiait. S'écartant d'un bond, il courut vers un chaos de rochers noirs. On ne le revit plus.

L'Amiral et ses hommes fouillèrent chaque recoin de ce petit dédale où les blocs de pierre ruisselaient. Ils montèrent vers le sommet du volcan, jusqu'aux endroits où l'air devenait trouble. Leurs tempes battaient, leurs yeux brûlaient, ils commençaient sous l'influence de gaz malsains à voir leurs mains se diluer dans le jour pâle. Il fallut redescendre. Ils longèrent les plages et explorèrent les criques, les cavités dans les falaises et les bords des torrents. L'île avait avalé Guilhem, dirent certains. L'Amiral les foudroya du regard, il n'aimait pas entendre ce genre de conneries mystiques.

De retour au camp, il annonça une inspection des bungalows. Les autres ne comprenaient pas ce qu'il pouvait chercher, un moyen de sauver la face peut-être, et puis c'était son caractère de faire quelque chose plutôt que rien. Il fouilla l'abri de Jérémie Castellan en évitant de commencer par lui. Il sentait que Castellan était pour quelque chose dans l'incendie du chantier naval mais il ne trouva rien. Et le silence du jeune homme devait l'exaspérer, comme le sourire à peine esquissé sur son visage, comme les mots qu'il ne prononçait pas mais qu'on pouvait deviner, victorieux.

L'Amiral sentit qu'une de ses crises approchait. Pour éviter que les autres y assistent, il s'enferma dans le bungalow de Guilhem et le fouilla encore une fois, en s'efforçant de respirer plus lentement. La colère montait en lui et une partie de son esprit réclamait qu'il s'y abandonne, comme à une purge. À la fin, il céda, jeta les affaires de Guilhem dehors, cassa ce qu'il put casser dans l'abri avant d'y mettre le feu. Elorriaga voulut l'en empêcher mais, bien qu'il mesurât deux mètres et eût des bras de colosse, l'Amiral lui allongea un coup de poing. Tous reculèrent. Maintenant, devant les flammes stridentes, il criait d'une voix rauque des fragments de phrases que lui-même comprenait à peine. Il y avait des complices, affirmait-il, on les trouverait. Dans son corps, la fureur finit par retomber. Essoufflé, le regard perdu, il vacilla comme un ivrogne. Ses yeux brillaient.

Sa fille, Albany, s'avança pour le raisonner. Au bout d'un moment il grogna et lui tourna le dos ; elle ne voyait donc pas qu'il ne maîtrisait rien ? Ce qu'il lui restait de colère se muait en animosité contre elle, il la trouvait désespérante avec son front bombé, son teint maladif, sa petite taille et son pas qui traînait. Aucun d'entre eux n'aurait

dû se retrouver sur cette île inconnue, mais elle entre tous n'y avait pas sa place, pensait-il quand il apercevait sa silhouette. Et aussi le calme de sa fille l'irritait, ses phrases qu'elle mesurait, ses yeux à moitié fermés quand il s'emportait, sa patience.

Elorriaga et Marsillach poursuivirent l'inspection des abris. Rien n'apparut qui aurait pu les conduire à Guilhem. Mais, sous la couche d'une jeune femme prénommée Gabrielle, on découvrit un bout de corde, le même genre de corde qu'avait utilisé Steven, le premier saboteur, pour se donner la mort.

Aujourd'hui, ceux qui se souviennent de lui disent qu'il était doux et taciturne. Pourtant, il avait vidé une bouteille d'acide sulfurique sur l'émetteur radio qu'Oswaldo Cooper travaillait à remettre en état. Après quelques heures de traque, on l'avait capturé de l'autre côté du volcan. Certains refusaient que Steven soit jugé avant de quitter l'île, parce que personne n'était juge ici. D'autres avaient murmuré qu'un type comme ça devait mourir. Mais le cas de Steven s'était réglé tout seul, on l'avait retrouvé mort dans l'abri transformé en cellule, suicidé avec un bout de corde noué au pied du lit. Gardant pour une fois son calme, l'Amiral avait demandé comment ce bout de corde était arrivé là. Cette mort assistée leur avait fait sentir que Steven n'était pas seul, qu'il y aurait d'autres tentatives de sabotage, qu'ils étaient plusieurs à vouloir rester. Combien pouvaient-ils être ? Cinq ou six, estimait l'Amiral. Ils se racontaient que le monde entier avait été contaminé et que ce serait une folie de le rejoindre. Ou bien ils craignaient d'être jugés à leur retour parce qu'ils avaient déserté. Ou juste ils commençaient à trouver là une forme d'accord avec eux-mêmes qu'en France ce qu'ils appelaient la vie moderne les avait empêchés d'atteindre. Ils voulaient qu'on les oublie.

Que personne ne sache qu'ils étaient sur cette île. De survivants, ils étaient devenus des fugitifs.

Convoquée dans le cercle, Gabrielle hésitait même devant les questions les plus simples et, lorsqu'elle semblait sur le point de parler, des pleurs la retenaient. Celle qui la défendit, Servanne Péliissier, s'exprimait d'une voix forte et lente. Elle mettait parfois du rouge à lèvres vif qui lui restait d'avant et ce soir-là sa bouche peinte lui donnait l'air supérieur de quelqu'un qu'on doit écouter. Gabrielle et Steven s'étaient aimés, expliqua-t-elle. Gabrielle avait aidé son amant à mourir, c'était possible, mais Servanne pria ses auditeurs de lui dire comment ce crime s'appelait. On ne lui trouva pas de nom, personne ici ne connaissait bien les lois hormis peut-être Chevallier, l'ancien secrétaire d'État, mais, traumatisé par la catastrophe, il végétait pour l'heure dans le groupe des zombies.

Les votants écoutèrent Servanne. C'étaient des hommes et des femmes de vingt à quarante ans pour la plupart, amincis par la vie sur l'île mais de constitution solide, la peau tannée par les journées passées sous le soleil. Si le désespoir les tenaillait, il n'y paraissait pas. N'étaient leurs shorts et T-shirts loqueteux, délavés par l'eau de mer, ils avaient l'air de randonneurs bien portants. D'après ceux qui s'en souviennent, la scène pouvait se présenter ainsi : çà et là dans l'assistance émergeaient quelques casquettes de base-ball et couvre-chefs tressés sur l'île, sortes de proto-panamas évoquant les chapeaux congolais ; des foulards rouges entouraient les cous des chasseurs ; quelques nostalgiques arboraient l'un une chemise à col boutonné, un autre une veste en jean. Tous ou presque se tenaient assis sur les galets délimitant le cercle ; plusieurs, revenus tard



d'une pêche au harpon, mâchaient leur ration du soir ; un zombie dormait déjà, bouche ouverte ; trois cueilleurs, dans l'ombre, avaient entamé une partie de dés.

Tout le temps que dura le procès de Gabrielle, l'Amiral demeura immobile, les jambes allongées, les mains posées derrière lui. À la fin on lui demanda s'il n'avait rien à ajouter. L'Amiral se leva, frotta ses lèvres l'une contre l'autre et commença par s'excuser sans regarder personne : tout à l'heure, il n'aurait pas dû s'emporter. Puis il parla du chantier. À sa demande, Clou et son équipe avaient évalué les dégâts, il ne restait rien à sauver des bateaux (l'Amiral ne disait jamais « radeau » et n'aimait pas que ce mot soit prononcé devant lui, pas plus que « naufragé », d'ailleurs, qui sentait trop le désespoir). Il fallait tout reprendre à zéro.

– Mais sans une voile, c'est même pas la peine. Et a priori, je préfère vous le dire, on n'a rien pour remplacer. Fabriquer une voile nous-mêmes, ça prendra mille ans, on n'y arrivera jamais.

– Et si y a pas de voile ? demanda Tholonet, un programmeur au visage aigu, avec de gros yeux bleuâtres.

– Faudra ramer, dit l'Amiral plus doucement.

Tholonet soupira. Il venait d'avoir soixante ans et se trouvait le souffle court. Quitter l'île au plus vite était son obsession. Sa femme et sa fille lui manquaient, même s'il s'abstenait d'en parler. Au quatrième jour, une vague l'avait surpris et délesté de ses lunettes. La myopie le condamnait depuis lors à une espèce de demi-vie, flottante, dont il se plaignait souvent. Si on devait ramer, jamais il ne ferait partie de l'équipage. Autour de lui, d'autres visages montraient le même abattement.

– Je sais, fit l'Amiral. C'est pas des bonnes nouvelles. Mais on va trouver une solution. On trouve toujours.

De Gabrielle, il ne dit presque rien, sinon que par amour on fait parfois n'importe quoi, et il étonna son auditoire en réclamant de l'indulgence. Mais les saboteurs, siffla-t-il en scrutant l'un après l'autre les visages autour de lui, eux il ne voyait pas bien comment leur pardonner. Il y avait eu Steven. Maintenant Guilhem. Il pouvait y en avoir d'autres.

– Seulement, si on pardonne pas, on fait quoi ? poursuivit l'Amiral. On les enferme, on leur fait à bouffer, puis on les sort chaque fois qu'ils ont des fourmis dans les jambes ?

Ce n'était pas réaliste, ajouta-t-il. Et j'imagine que les joues lui brûlaient à présent. Le mot « réaliste », il n'aurait pas dû l'employer. Quelqu'un dit :

– C'est pas possible, non.

Un ou deux, affables, acquiescèrent pour encourager l'Amiral. Puisque c'était lui l'officiant, il lui revenait de dire cette autre phrase que tout le monde avait en tête et que lui-même redoutait, mais pourtant il la prononça : ceux qui voulaient empêcher les survivants de repartir devaient savoir qu'on les tuerait désormais. Guilhem aussi, quand il serait retrouvé.

Une soixantaine de naufragés votèrent pour que Gabrielle reste libre à condition de leur montrer sa bonne volonté. Elle promit qu'elle ne les décevrait pas.

Sur les quatre-vingts présents, onze seulement votèrent contre la peine de mort. Albany figurait parmi eux. Elle n'eut pas un regard pour son père lorsqu'elle leva la main.

Après le cercle, l'Amiral partit se baigner avec son fils Charlie. À marée descendante, un bassin d'eau presque chaude se formait derrière la barre des rochers. Quand on s'y plongeait, des algues longues et gluantes se déployaient autour de vos jambes, c'était répugnant la première fois puis

ça devenait un délice comme tant d'autres choses sur cette île. Comme la nuit tombait, la forêt se taisait peu à peu, l'océan n'était plus qu'une rumeur. L'Amiral était nu mais Charlie avait gardé un caleçon grisâtre, il ne le quittait jamais devant son père. Et l'Amiral confierait plus tard à Osvaldo Cooper que, toutes les fois qu'il apercevait ce corps de jeune homme, désormais robuste et musclé, il se souvenait de ces nuits lointaines où, de retour de voyage, il s'allongeait sur le lit de son fils et se pressait contre lui pour respirer l'odeur intense de shampooining sucré ou de transpiration dans ses cheveux. Du bras gauche, il serrait le torse chaud et maigre de Charlie au point que, dérangé mais dormant toujours, l'enfant soupirait ou murmurait des syllabes sans suite.

Ce soir-là, à en croire Cooper, comme Charlie entrait dans l'eau, l'Amiral aperçut sous son bras droit trois points bleus tatoués en triangle juste en dessous de l'aisselle, trois points qu'il n'avait jamais vus. L'Amiral hésitait à interroger son fils. Charlie dans un salon de tatouage, c'était une scène absurde – mais son père allait sans doute l'embarrasser en lui posant une question à ce sujet, il ne voulait pas le froisser, pas maintenant qu'Albany venait de voter contre lui, il comptait ses soutiens.

Charlie était loyal et sage et dévoué, il en avait toujours été ainsi. L'Amiral et sa femme s'émerveillaient de la douceur de ce garçon qui leur réclamait des baisers et hochait la tête d'un air pénétré quand son père lui racontait un nouvel exploit de Bonaparte ou de Lawrence d'Arabie, grands hommes qu'il voulait lui faire admirer. Plusieurs fois il avait conçu pour son fils des projets, il aurait aimé qu'il révèle un talent aveuglant dans un sport qu'il découvrirait, le tennis, le hockey, ou qu'il se distingue à l'école, qu'il se montre génial en mathématiques, ou mieux encore

qu'il veuille fuguer à New York, qu'il parle d'Amazonie, de sommets à gravir, de pistes dans le désert. Mais Charlie avait avancé au même pas que les autres. Les sports qu'il essayait finissaient par l'ennuyer, les voyages lointains ne le tentaient pas trop, et l'Amiral, appelé par son commerce de voitures au Tchad ou au Niger, songeait que les choses auraient été différentes s'il avait été présent pour insuffler chaque jour à son fils l'ardeur dont il manquait.

Une fois seulement, à vingt ans, Charlie alarma ses parents en se prenant d'admiration pour un pseudo-artiste d'Europe centrale, dont le nom, Dort Babinov, était manifestement inventé. Charlie parla d'une pièce de théâtre qu'ils écrivaient ensemble, l'Amiral s'emporta quand son fils avoua qu'il payait de sa poche la location d'un studio de répétition où lui et quelques autres victimes du gourou Dort travaillaient sur un spectacle mêlant danse et spiritualité. Vexé, Charlie voulut montrer à ses parents une vidéo où Dort exécutait l'un de ses plus beaux solos, l'image était granuleuse et le petit homme chauve aux pieds nus qui s'agitait dans un drapé antique fit ricaner son père. C'était lui, Babinov, le grand artiste ? Charlie quitta l'appartement le regard vide et les mâchoires serrées.

La mort brutale de Natacha, la mère de Charlie, mit un terme à la brouille. À la sortie d'une conférence, une embolie la terrassa. Le père et le fils étaient inconsolables, l'Amiral prépara une oraison qu'il ne prononça qu'à moitié, Charlie lut la fin à sa place. L'année suivante, il dormit dans l'appartement familial un soir sur deux et il aida son père à le vider. De Babinov il n'était plus question. Maîtrise en droit des entreprises, école de commerce, amis sensés : la vie de Charlie avait repris un cours consciencieux.

– Il a vraiment entendu quelque chose à la radio, Cooper ?  
demanda soudain son fils.

– Je crois, oui.

– En brésilien ?

– Ouais, fit l'Amiral.

Un jour, il faudrait qu'il enseigne à son fils ce qu'il avait appris sur le mensonge. Enfin, pas sur le mensonge mais sur le récit, sur les besoins de leur récit de naufragés. Des voix à la radio, il y en avait sans aucun doute. Il fallait qu'il y en ait, et que les survivants le sachent ; qu'ils y croient comme on croit à la gravitation universelle ; que, dans leur histoire, ces voix soient présentes quelque part dans le ciel, des ondes invisibles flottant au-dessus d'eux.

Pareil pour les navires. Un matin, l'Amiral, redescendu en toute hâte du poste de guet, prétendrait qu'il avait aperçu, loin, très loin sur l'horizon, une ombre grise surmontée d'un ténu mais indubitable poinçon de fumée blanche. Et les autres seraient atterrés pour commencer – le paquebot avait poursuivi sa route, leur isolement se prolongeait –, mais l'image de ce trait blanc se fixerait dans leur esprit et bientôt, cette fumée qu'un autre avait vue, ils la tiendraient pour la preuve la plus tangible que leur sauvetage viendrait.

## 2

Six mois et demi auparavant, confia-t-il un jour à Cooper, il rêvait justement de Charlie quand un silence inhabituel l'avait tiré de son sommeil. Par la fenêtre, il regarda la

cour vide et, au-delà du mur d'enceinte, les toits brillants de pluie. Un de ses codétenus alluma la télévision. Le présentateur annonçait un mouvement de foule à l'aéroport de Marseille, les forces de l'ordre avaient tiré. La porte de la cellule s'ouvrit sur le visage émerveillé d'un type qu'il n'avait jamais vu. Les gardiens étaient partis pendant la nuit, tous. Ils avaient fui.

Dans le couloir, deux détenus détalaient, emportant avec eux des cartons de conserves. Thomas rassembla quelques affaires dans une couverture et la noua pour s'en faire un ballot.

Il avait résolu de ne pas se mêler aux conversations pendant toute la durée de sa peine, de ne participer à aucun atelier, de ne rien punaiser au-dessus de son lit. La prison, il se disait qu'il n'avait rien à y faire, ce n'était pas pour lui. Un matin, une jeune magistrate, penchée par-dessus son bureau, l'informa qu'il avait agressé un gardien de musée, au Louvre, dans les salles de peinture flamande. Il l'aurait tué si un touriste courageux n'avait surgi. Thomas ne gardait aucun souvenir de la scène qu'elle décrivait. Son obsession pour un tableau, sur lequel sa femme avait écrit, semblait à l'origine des coups de poing, et l'alcool. « Mais l'alcool seul lui disait quelque chose », rapporte Osvaldo Cooper. Un samedi, il avait acheté plusieurs bouteilles pour accompagner les médicaments. Depuis la mort de Natacha, sa tristesse pesait comme un sac rempli de pierres, il le sentait quand il était allongé sur son lit et même à son bureau, sur ses épaules, chaque jour ce fardeau l'écrasait davantage. Il n'avait pas d'arme à feu. Avaler des comprimés ressemblait à une solution simple, et suave, une solution à sa portée. Seulement non : après avoir descendu quelques bouteilles et ingéré du Gardéнал,

il avait rejoint Paris et fait la queue devant le Louvre, pour finalement atteindre la salle où était exposé le *Saint Jean à Patmos* de Joos van Cleve, qu'il avait entrepris de décrocher. Comme un gardien voulut s'y opposer, pris de fureur, Thomas le roua de coups, lui cassa une vertèbre et lui abîma un œil – après quoi un touriste autrichien le plaqua au sol et l'assomma. Comment Thomas avait-il réussi à conduire, à se faire admettre au Louvre et à porter des coups dans cet état ? Ce mystère physiologique suscitait chez la magistrate une perplexité teintée d'admiration. Elle avait l'air de bien aimer ce genre d'histoires, ces prodiges de bêtise et d'excentricité humaines qu'une carrière dans le ministère public vous fait contempler à intervalles réguliers. Au lieu de mourir discrètement, modérément, Thomas allait purger une peine de plusieurs mois à la maison d'arrêt de Cergy. Par chance, ses deux enfants l'ignoraient : il était brouillé avec sa fille, et son fils semblait très occupé par un nouveau travail. Thomas était officiellement retourné voir une vieille amie à Duluth, dans le Minnesota, et quelques mails nocturnes envoyés depuis le téléphone d'un codétenu entretenaient l'illusion de cette romance américaine.

Certains hésitaient devant le portail, mais pas lui. Il franchit le seuil de la prison. Si c'était un rêve il fallait continuer.

Des voitures passaient à toute allure dans les rues désertées. Quelques pillards sortaient des magasins. Thomas avait déjà vu ces scènes dans des films-catastrophes, les détritrus jonchant le sol, les véhicules délaissés en travers de la route, l'air d'abandon et de folie qui défigurait les villes. Dans ces films il ne fallait rien attendre des autres, le chaos prenait

comme un feu, et Thomas aimait sentir qu'il était seul au monde, que nul ne l'aiderait.

Il avait toujours eu la sensation d'une menace diffuse, comme si le décor allait bientôt s'effondrer. Il le savait, les désastres viendraient. Et lorsqu'il avait compris que la grippe était hors de contrôle, une conviction l'avait saisi, il le confesserait plus tard avec une fierté honteuse : à cet instant il s'était dit que sa vie commençait. Dans la banlieue de Gao, trente ans auparavant, il avait suivi par défi un Belge superstitieux jusqu'à l'appartement d'une devineresse, qui s'était presque évanouie en les voyant. « C'est un spectre », avait-elle prétendu à propos de Thomas, et il feignait d'en rire chaque fois qu'il racontait cette visite. Mais parfois à l'aube, juste avant que le réveil ne sonne, les yeux déjà ouverts il lui arrivait de penser à cette femme et de se demander s'il était peut-être pas déjà mort, mais pas encore né.

Il entra dans un pavillon et prit de quoi manger dans les placards. Sur la table, il repéra une clé de voiture, qui lui ouvrit un monospace stationné devant la maison. Le réservoir était encore à moitié plein. Avec l'épidémie, la chance revenait dans sa vie. Alors il retourna à l'intérieur et y trouva un téléphone fixe. Il y avait une tonalité, il composa le numéro de Charlie et son fils décrocha. Albany et ses trois enfants l'avaient rejoint, les informations étaient confuses, ils ne savaient pas s'il fallait se retrancher ou bien prendre la route, vers le Maroc, vers l'Angleterre ? « Je viens vous chercher », dit Thomas. La chance revenait dans sa vie et il allait être un bon père, et il allait être valeureux comme les valeureux avant lui dont il aimait lire les faits d'armes, comme Ernest Shackleton, comme George Orwell sous les bombes fascistes, comme Magellan.



Le GPS de la voiture ne marchait pas. Thomas entra dans une station-service et saisit une carte Michelin sur l'éventaire. Des gémissements montaient de l'autre côté du comptoir et même si c'était dangereux il s'approcha, pour voir au moins une fois à quoi ressemblait cette grippe fulgurante qui ravageait l'Europe. Un employé de la station-service se tordait sur le sol, des traces rougeâtres marbraient son visage gonflé. Thomas prit une bouteille d'eau et la posa près du malade.

Il roula vite sur des voies secondaires. Devant l'entrée d'un village, un barrage se dressait. Il arrêta la voiture à une vingtaine de mètres. Un type armé d'une hache lui fit signe d'avancer. Une pluie fine empêchait Thomas de bien voir son visage. L'homme semblait calme, peut-être trop. Il avançait vers lui, sa main tenant la hache par le bout du manche. Thomas fit demi-tour et fonça sans regarder derrière lui.

Il emprunta une autre route, plus au sud, et roula sans rencontrer d'autre barrage. Trois heures plus tard, il rejoignait au Mans Charlie, Albany et ses enfants. Le réservoir contenait juste assez de carburant pour rejoindre les côtes. Là-bas, si la chance voulait bien l'escorter encore un peu, ils trouveraient un bateau et un moyen de monter à bord. Ils s'éloigneraient du rivage et la radio leur apprendrait qu'un antidote miracle avait été mis au point dans un laboratoire américain ou bien que, le virus devenant toujours plus létal, ses porteurs succombaient avant d'avoir le temps de le transmettre, faute de munitions l'épidémie reculait. Et si les nouvelles n'étaient pas bonnes, ils descendraient vers les Canaries ou tenteraient la traversée de l'océan. Ils pourraient gagner la Guyane, les autorités françaises y établissaient des camps de réfugiés. Et si ce n'était pas possible,

ils auraient une autre idée. Des idées il en vient toujours, pensait Thomas, et la chance était de son côté.

À l'entrée de Roscoff, une policière lui ordonna de faire demi-tour, aucun navire ne sortait du port. Une odeur de plastique fondu empuantissait l'air. Entre les nuées de gaz lacrymogène, Thomas vit qu'un ferry, au large, crachait de lourdes volutes de fumée noire, derrière lesquelles des flammes crépitaient. Il obéit à la policière et se le reprocha presque aussitôt. Cette faiblesse les condamnait peut-être, ils allaient mourir par respect des consignes, se disait-il, quand il aperçut deux voitures qui s'engouffraient dans une ruelle latérale. Thomas les suivit et se gara comme elles sur le parking d'un casino, tout près du terminal.

Sur le dock, des CRS bloquaient l'accès à un autre ferry en tirant des grenades. Face à eux, des hommes jetaient des projectiles. Certains avaient la tête coiffée d'un foulard rouge, comme des manifestants. Deux avions de chasse déchirèrent le ciel au-dessus d'eux. Une femme cria que le bateau allait partir. Maintenant les policiers reculaient. L'un d'eux était allongé sur le sol au milieu des manifestants. Une camionnette passa en klaxonnant à un mètre de Thomas et fonça sur les CRS. Il y eut des cris, des gémissements, mais Thomas ne regarda pas et courut jusqu'à la voiture. « Prenez tout », dit-il à ses enfants. En retournant vers le ferry, il ramassa un foulard rouge et le ceignit sur les yeux d'Ariel, le plus jeune fils d'Albany.

Où se trouvait cette île, les naufragés l'ignoraient. La dernière fois que Thomas avait demandé la position du ferry au commandant de bord, c'était juste avant que le navire tombe en panne sèche. Interdits d'accostage à

son souffle, mais n'entendrait aucune voix, et nul fantôme n'effleurerait son bras. Les souvenirs ne seraient pas plus vivaces, ce serait même le contraire, ils prendraient dans son esprit la couleur morne du sable quand il est mouillé. Ariel se redresserait, il me retrouverait. Nous verrions bien à cet instant que ce musée débordant de couleurs et de cris est un musée vide, que la forêt, le vent, la plage n'ont même pas effacé notre histoire, ils ne l'ont jamais archivée. Et Ariel dit qu'alors, debout sur cette grève, nous déciderions de faire signe au capitaine du bateau. Nous saurions maintenant que ce qui est perdu ne peut pas être retrouvé, et nous serions heureux comme sont heureux les hommes en paix, m'assure Ariel. Les vagues feraient un bruit de vague. Dans la forêt, des singes ou des oiseaux s'appelleraient entre eux. Nous quitterions cette île et elle serait déserte, enfin.